

## LE CANARD

MONTRÉAL, 20 SEPTEMBRE 1879.

## Avis de l'Administration.

Le prix de l'abonnement au "Canard" est de 50 centins par année (payable d'avance), et le prix à la douzaine, pour les agents, est de 60 centins, payables toutes les quatre semaines.

Les numéros non vendus, n'étant pas repris, les agents sont priés de ne demander que juste le nombre de copies qu'ils peuvent disposer.

Nous donnons vingt pour cent de commission à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Comme M. H. Berthelot n'est plus le rédacteur de notre journal, nous prions nos abonnés de s'adresser, pour la rédaction comme pour l'administration, à

GODIN, MONDOU & Cie.,  
No. 8 Rue Ste. Therese,  
Montréal.

## Epître du Pere Louison au "Canard."

Québec, 15 Septembre 1879.

MON CHER CANARD,

Je regrette d'être cause que tu t'es fait dire des choses désagréables par deux parents, deux cousins germains. Ils nient cette parenté, mais il suffit de vous regarder pour voir que vous êtes de la même famille, la seule différence consistant en ce qu'ils sont plus gras, ont beaucoup plus de plumes et moins d'esprit, quoique leurs ancêtres aient sauvé une fois le Capitole.

Comme je les connais bien, je te dirais les motifs qui les ont fait agir, si réellement je ne reconnais pas qu'il y a beaucoup de vrai dans ce qu'ils ont dit. D'abord ils admettent que j'ai de l'esprit, ils n'osent pas nier cette grande vérité, mais ils trouvent que je parle mal. Eh ben ! c'est vrai, je sais que je ne connais pas tous les "termes" de la grand' mère, que mon parolis n'est pas poli, vois-tu je n'ai pas été éduqué comme ces gros messieurs.

Mais n'oublie qu'à l'exception de quelques phrases je n'ai fait que répéter ce qu'ils disent ces gros messieurs, je ne parle pas beaucoup plus mal qu'eux. Et si on parle mal nous autres, le peuple, c'est sipas mal de leur faute.

Combien yen a-t-il, par exemple, parmi les députés et les conseillers législatifs qui parlent mieux que moi. Toutes les expressions dont je me suis servi, je les ai entendues dans la bouche des trois quarts des grosses gens. Ils n'ont pas besoin de faire tant les fiers et les scanadisiés. Dans tous les cas j'admets que je devrais faire mieux et montrer que même sans avoir reçu une bonne "induction" on peut avoir un meilleur "parolis"

que ces grosses gens qui ont étudié "l'estégraphie" pendant toute leur vie et en savent si peu long.

Tu vas voir, mon cher Canard, que non-seulement j'aurai plus d'esprit qu'eux, ce qu'ils admettent d'ailleurs, mais que je parlerai mieux, excepté quand je les ferai parler eux mêmes.

Par exemple, on n'exigera pas, lorsque je ferai parler quelques uns de mes amis du Conseil ou de la Chambre que je les fasse parler en termes comme Mercier ou Loranger. Tant mieux si mon exemple profite aux autres, si ma manière de parler engage les gros messieurs et le peuple à se corriger comme moi des mauvaises expressions dont je me suis servi.

J'ai entendu dire qu'il y avait autrefois une nation où pour dégouter les gens de la boisson on exposait sur les places publiques des ivrognes. Eh bien tant mieux si mes mauvaises expressions corrigent ceux qui s'en servent.

J'aurai rendu un grand service à bien du monde. Il y a à Québec des gens qui ne trouvent beau et bon que ce qu'ils font, ils font partie d'une société qu'on appelle "la société de l'adoration...ou de l'admiration perpétuelle." Ce sont des gens qui dînent ensemble et font leur éloge réciproquement et mutuellement; ce sont des ennemis du "Canard," je te ferai connaître leurs noms une autre fois.

En attendant, je dois te dire que ça chauffe ici parmi les gens qui font de la politique, si nos législateurs se donnaient autant de peine pour trouver les moyens d'améliorer le sort du peuple qu'ils s'en donnent pour garder ou prendre le pouvoir, ça irait mieux.

Comme tu le sais, les ouvriers n'ont presque pas eu d'ouvrage cet été et l'hiver arrive, tu peux te faire une idée de la misère qu'ils vont avoir. Heureusement qu'un grand nombre s'en vont prendre des terres dans la vallée du Lac St. Jean. Il y a ici une société de colonisation qui fait beaucoup de bien. Je connais de pauvres ouvriers qui ont mis leurs outils en gage pour acheter du pain et qui ne peuvent plus les reprendre.

Les employés du gouvernement sont guère mieux; les subides n'ayant pas été votés, ils sont obligés d'emprunter à droite et à gauche pour vivre, et de faire escompter leur salaire. Inutile de te dire que ne pouvant payer leurs boulangers, leurs propriétaires et leurs épiciers, tout cela n'améliore pas les affaires. Il n'y a que les prêteurs à la semaine et au mois qui profitent de la crise et engraisissent pendant que les autres maigrissent.

Les affaires vont bien mal, tout le monde ici est découragé et on ne voit pas ce qui pourrait ramener les affaires. On aimerait mieux avoir un peu moins de politique et de discours et plus d'ouvrage, plus de pain. Je te donnerai des nouvelles politiques, ces jours-ci.

LE PERE LOUISON.

M. L. O. David qui promet enfin de finir l'histoire de 1838 a recommencé; il raconte, dans l'un des derniers numéros de "l'Opinion Publique," ce qui s'est passé à Caughnawaga et à la Tortue. Après avoir dit comment les patriotes firent prisonniers les bureaucrates de Chateaugay et s'emparèrent de leurs armes, il continue ainsi :

"Après avoir accompli la première partie de leur tâche, une quarantaine de patriotes, armés la plupart de bâtons et de piques, partirent pour Caughnawaga, autrement dit Sault Saint Louis. Arrivés près du village au lever du soleil, ils s'arrêtèrent dans un bois et cinq d'entre eux, les chefs, Cardinal, Duquette, Lepailleux et deux autres, allèrent en avant pour sonder le terrain et les dispositions des sauvages.

Pendant qu'ils essayaient de décider quelques uns des sauvages à leur prêter leurs armes, une femme étant allée près du bois, aperçut les patriotes et revint tout effarée, raconter aux chefs sauvages ce qu'elle avait vu. L'alarme fut donnée, les sauvages prirent leurs fusils, et les chefs décidèrent qu'après avoir employé la ruse pour attirer les patriotes dans le village, on les arrêterait.

Les Canadiens-français furent traités en cette circonstance par les sauvages, comme ils le sont souvent par ceux qui se disent leurs alliés et leurs obligés.

Cinq ou six sauvages envoyés en avant, sans armes, firent croire aux patriotes qu'ils pourraient peut-être s'entendre avec les chefs et les décidèrent à s'avancer. Lorsque les chefs qui attendaient à la tête d'une quarantaine d'hommes bien armés, virent les patriotes dans l'impossibilité de se défendre et de s'enfuir, ils donnèrent l'ordre de se jeter sur eux et de les désarmer. La résistance était inutile, la chose fut facile; les patriotes se laissèrent arrêter et conduire à Lachine, et de là à la prison de Montréal, d'où ils ne sortirent la plupart, que pour monter sur l'échafaud.

Les patriotes du comté de Laprairie ne furent pas plus heureux que ceux de Chateaugay et de Beauharnois. Ils avaient reçu ordre de se rendre des différentes paroisses du comté à St. Constant, pour de là aller prendre possession du village de Laprairie, de ses casernes et du bateau à vapeur qui faisait la traversée à Montréal. On leur avait assuré qu'un corps de troupes considérable venu des Etats-Unis, les attendait à la Tortue pour leur prêter main forte. Ils étaient commandés par Joseph Robert, de St. Edouard; Ambroise Sanguinet et Charles Sanguinet, de Saint Philippe; Pascal Pinsonnault, de Saint Edouard; Joseph Longtin, de St. Constant, et quelques autres. Leur expédition fut marquée par un événement regrettable. Après avoir fait prisonniers, chemin faisant, tous les bureaucrates qu'ils trouvèrent, ils arrivèrent à la Tortue, chez M. David Vitty, où la plupart des bureaucrates de Saint Philippe et de Saint Constant étaient venus se

réfugier avec l'intention imprudente de se battre au besoin. Aussi, lorsque les patriotes sommèrent M. Vitty de leur ouvrir la porte, au lieu de se rendre à cette injonction, il refusa obstinément et parussa même l'imprudence jusqu'à tirer, espérant sans doute les effrayer. Mais ce coup de fusil eut un résultat bien différent; les patriotes irrités entourèrent la maison, et tous ceux qui avaient des fusils tirèrent. M. Walke fut tué, M. Vitty blessé, la maison fut envahie et tous ceux qu'elle contenait faits prisonniers. Des témoins ont prétendu que les patriotes avaient tiré les premiers; mais il paraît certain que le premier coup de fusil fut tiré de la maison de M. Vitty. North et Hood, qui étaient dans la maison, admirèrent ce fait devant la cour militaire.

Naturellement, cet incident déplorable fit sensation et souleva des flots d'indignation parmi la population anglaise, qui demanda vengeance à grands cris. Nous dirons ici, une fois pour toutes, que la mort du pauvre jeune Weir, à Saint Denis; celle de Chartrand, à Saint Jean et de Walker, à la Tortue, sont des actes regrettables; mais ce sont des faits isolés; en général, les patriotes ont montré une modération et une douceur qu'on trouve rarement chez des insurgés. Quand une population persécutée se lève pour revendiquer ses droits, elle montre rarement autant d'égards pour ceux qu'elle considère comme ses oppresseurs. Il n'y a que des Canadiens-français pour faire des insurrections avec aussi peu de violence et de cruauté.



COUACS.

Il n'y a pas longtemps encore la mode des robes consistait à paraître comme des tonnes, à se promener en ballon, et on sait les accidents qui arrivaient lorsque le vent entraînait dans ces inventions. Aujourd'hui la mode est tout le contraire; les femmes se mettent dans les espèces de fourreaux qui les font marcher comme des poules enfargées; elles sont si serrées de haut en bas qu'elles ne peuvent bouger et se pencher sans s'exposer à se fendre en quatre. L'autre jour sur la rue Ste. Catherine on entendit tout à coup un grand bruit, comme une explosion. On accourut et on s'aperçut que c'était une jeune fille qui était la cause de ce tumulte. Elle avait voulu se pencher pour ramasser son mouchoir qui était tombé à terre, mais sa robe n'ayant pu résister à cet effort, s'était fendue de haut en bas en faisant autant de bruit qu'un pistolet qui éclate.

On parle de fonder un couvent où on enseignera surtout aux fil-